



Introduction

NOUS proposons dans ce deuxième numéro de l'année 1998 des réflexions sur deux thèmes essentiels. Le premier, éminemment novateur et important, concerne les avatars de la violence en Afrique postcoloniale. Le second s'inscrit dans le cadre d'une nécessaire interrogation sur le cheminement des études africanistes, que nous avons vivement encouragée depuis le changement d'équipe de rédaction. Quelle que soit l'appréciation que l'on ait de leur contenu respectif, ces deux articles démontrent qu'il est possible d'entretenir un véritable dialogue intellectuel, scientifique, grâce à cette section, toujours en quête de discours stimulants et originaux. Chacun à leur manière, ils contribuent à cette indispensable ouverture en matière de confrontation d'idées, dont nous aimerions instaurer durablement la tradition au sein de notre revue.

« Sur la nouvelle violence politique en Afrique : le sectarisme séculier au Sierra Leone » est dû à un anthropologue britannique de renom, grand spécialiste du Sierra Leone, qui a beaucoup œuvré pour un dialogue interdisciplinaire aboutissant à une meilleure compréhension du politique en Afrique. Cet article a deux ambitions majeures. L'une est de fournir des explications concrètes de l'extrême violence (aisément qualifiée de barbare par beaucoup) qu'a connue ce pays depuis le début de la guerre civile en mars 1991 – exercice difficile s'il en est, vu qu'à ce jour personne n'avait réussi à expliquer de façon convaincante certains dérapages terriblement sanglants. L'autre est de développer un cadre analytique autour de ces phénomènes relativement nouveaux en Afrique, mais qui ne se confinent pas au cas étudié ici.

Paul Richards puise dans les théories anthropologiques et sociologiques pour jeter les bases d'un modèle de la « secte séculière », dont il estime qu'il permet de rendre compte de pratiques de violence défiant les approches traditionnelles en la matière. Il explique comment, dans le contexte de systèmes néo-patrimoniaux en totale déliquescence, où l'environnement sociopolitique tel qu'il s'est développé après les indépendances se révèle totalement incapable de répondre aux attentes des jeunes généra-

tions, la révolte se présente souvent comme la seule issue possible. La dynamique de « sectarisme séculier » qui découle du choc de légitimités entre l'État et les rebelles, peut aboutir à des paroxysmes de violence, dont l'objet n'est plus la prise du pouvoir mais essentiellement la politique de survie de la secte.

L'auteur développe son argumentation autour du cas particulier du Sierra Leone, expliquant en quelques pages magistrales pourquoi la guerre civile y a tant duré et tant dégénéré. On trouvera une analyse à la fois solide et claire d'une des plus graves crises politiques de l'Afrique contemporaine. Le lecteur non spécialiste sera ainsi à même de mieux comprendre la situation de ce pays ouest-africain et de voir dans quelle mesure sa trajectoire postcoloniale nous instruit sur le devenir d'autres contrées où les tensions politiques se sont aussi traduites par la violence.

Le second article, « Misère(s) de l'africanisme », se situe dans la veine de ces « review articles » dont sont si friands nos collègues anglo-saxons, et qui consiste à prendre un indispensable recul face à un champ de connaissance, en analysant sans complaisance ses pratiques comme ses présupposés. Jean-Pascal Daloz se pose notamment la question de savoir si l'objectif majeur de l'africanisme contemporain demeure d'expliquer avec toute la rigueur scientifique requise, ce qui se vit au sud du Sahara. Son diagnostic, à la fois incisif et précis, remet en question divers usages qui semblent trop souvent aller de soi au sein de notre corporation.

Notre collègue ne se contente pas d'une simple critique de travers récurrents, il montre également tout ce que la dispersion théorique actuelle peut en fait avoir de prometteur. S'il dénonce l'éternel recyclage de paradigmes dépassés, ou les ravages d'un certain postmodernisme, il en appelle à un éclectisme savant qui sache utilement faire le tri entre de « réelles avancées heuristiques » et des « scories dogmatiques ». Autrement dit, si cet article se veut résolument dérangeant, il n'en est pas moins en fin de compte plutôt constructif.

Nous ne saurions prétendre résumer ici le contenu de ses deux sections complémentaires, et renvoyons le lecteur à une lecture attentive d'un texte où, au travers des sujets abordés, transparait une manière particulièrement exigeante d'appréhender le travail d'africaniste, loin des dérives idéologiques, bien-pensantes ou autres. On retiendra de son argumentation l'appel que l'auteur lance pour un africanisme ambitieux – mais sans fard ni concessions – auquel on ne saurait qu'être sensible, quand bien même on ne souscrirait pas forcément à l'ensemble de l'argumentation décapante qu'il nous soumet.

Patrick Chabal

P.S. Nos lecteurs attentifs auront noté que la rubrique « Débats » du numéro de mars 1998 a fait exception en ne proposant qu'un seul article et en n'étant pas précédée de l'introduction habituelle. Sans vouloir entrer dans les méandres des raisons impliquées, nous tenons à faire savoir que nous ne sommes aucunement responsable de cette amputation très regrettable.